

# La FEMME au PARAPLUIE ROUGE

LES MYSTÈRES QUI NE FURENT JAMAIS ECLAIRCIS

par Jean Ray

STOKE NEWINGTON est un énorme faubourg sans joie de Londres, suant la banalité et l'ennui. Il était un peu moins en 1865, car alors il lui restait encore quelque chose de rural dans son aspect : terrains vagues verdus par les avoines folles et minces cours d'eau disparaissant sous terre, à peine surgis.

Olissold Park, n'avait pas non plus la belle apparence du large jardin public qu'il est aujourd'hui. Les chemins tracés au cordeau y étaient encore rares et à leur place serpentaient de méandreaux sentiers, où s'allongeaient de vastes pistes herbeuses.

Les deux étangs qui s'y trouvent aujourd'hui, sont devenus de véritables petits marécages envahis par une copieuse végétation lacustre et bordés de lentilles. Des hérons y pêchent le gardon et la rainette, des poules d'eau couvent parmi les catalpas et les sagittaires, des foulques, le bec d'ivoire blanc pointé vers le large, naviguent avec des airs de torpilleurs d'escadre et, de temps à autre, entre chien et loup, un butor essulé trouble la paix du soir, de ses hideuses clameurs.

Mais ce décor sauvage n'est pas pour déplaire à la jeunesse des rues environnantes. Elle y passe toutes ses heures de loisir, y fait l'école buissonnière; même la marmaille des quartiers plus éloignés, Highsbury et Canonbury en ont fait leur terrain de chasse.

Un jour de juillet de l'année 1865, un jeudi, des gamins pourchassant deux malheureux lapereaux, volent avec stupeur qu'une marchande d'oubles s'est installée sur l'étroite bande de terre entre les deux étangs.

L'endroit n'est guère choisi pour une échoppe en plein vent, chargée de sucreries multicolores, de pâtisseries et de fruits.

En effet, le sol est fonqueux, et des nuages de moustiques y bourdonnent. A quel miraculeux hasard la marchande demandera-t-elle des clients? Les enfants n'y viennent presque jamais; d'ailleurs, ils appartiennent pour la plupart à la classe pauvre, et n'ont pas un sou à dépenser.

Sous son énorme parapluie de coton rouge, la mercerote se tient immobile, les regards au loin.

Les enfants abandonnent la chasse et, les yeux avides, entourent l'échoppe,

mais ils n'ont pas d'argent et vont s'éloigner tristement, quand, d'un signe, la femme les rappelle.

Aussitôt elle se met à distribuer à la ronde, cerises, groseilles vertes, sucres d'orge et biscuits.

Quelle fête! Ravis et repus, les gamins ne tardent pas à faire part de l'aubaine à leurs petits amis jouant à l'autre bout du parc.

Ceux-ci filent à toute allure vers les étangs, dans l'espoir d'avoir leur part du festin.

Ils ne trouvent ni l'échoppe, ni le parapluie rouge, ni la généreuse marchande, et, de retour, traitent les privilégiés de menteurs, puis, livrent bataille.

Mais les gourmands paieront bientôt les délices gratuits; dans la nuit, tous sont pris de formidables coliques.

Disons immédiatement qu'il n'y eut aucune issue fatale, toutefois deux cas furent jugés suffisamment graves, pour que la police s'en mêlât.

L'endroit fut examiné avec soin, mais ne révéla aucune trace d'échoppe, bien que le terrain spongieux à souhait eût dû en garder.

Pourtant un agent consciencieux rapporta une centaine de noyaux de cerises, tout frais, et même un bout de sucre d'orge.

Les enfants furent interrogés; toutes leurs réponses concordèrent strictement quant à la description de l'échoppe, moins toutefois dans celle de la marchande.

Sur les sept gamins, deux affirmèrent qu'elle était petite, noire et vieille, trois la décrivaient comme une grosse bonne femme à la bouche édentée, tandis que les deux autres ne purent préciser leurs souvenirs à son endroit.

Une surveillance fut établie, mais ne donna aucun résultat.

Les médecins n'ayant découvert aucun élément nocif dans les résidus soumis à leur examen, l'enquête ne fut pas poussée plus loin.

Quinze jours plus tard, l'agent de police, de service dans Kings Road, poussa une pointe vers le parc et crut voir entre les buissons une large tache écarlate.

Il pensa aussitôt à l'étrange échoppe et son parapluie de cotonnade rouge,



mais quand il arriva sur les lieux et ne découvrant rien, il crut à une erreur de ses sens et se garda bien d'en faire rapport.

Il le regretta pourtant, car le même jour, dans l'avant-soirée, les deux jardiniers affectés à l'entretien d'une partie du parc, Wasp et Ardini, entrèrent dans le jardin public du côté d'Elisabeth Walk, et virent la boutique en plein vent, installée sur la bande de terre séparant les deux étangs.

Wasp se serait approché avec prudence, mais Ardini, dont un des enfants avait subi les affres de la colique, se mit en colère et apostropha de loin la marchande.

Celle-ci le regarda d'abord fixement, puis se dressa de toute sa hauteur. C'était une femme d'une taille peu ordinaire, proche de six pieds, robuste ment bâtie, et vêtue d'un gros manteau ayant l'apparence d'un ciré de marin.

Il faisait malheureusement trop sombre pour distinguer ses traits, d'ailleurs noyés dans l'ombre du large parapluie.

Les jardiniers, Ardini en tête, s'élançèrent, mais ils devaient faire un grand détour, pendant lequel ils perdirent de vue l'étal et la marchande. Quand ils furent sur la place, celle-ci était vide et nette...

Scotland Yard, pour qui il n'y a pas de petits problèmes, n'était pas encore né, du moins n'était pas le New Scotland Yard de nos jours, centralisant la police métropolitaine.

La police du quartier n'étant saisie d'aucune plainte sérieuse, minimisa l'affaire et se contenta d'établir une surveillance plus attentive dans Olissold Park.

A part quelques pâles entrefilets dans la « Westminster Review », la presse s'en désintéressa; seul le public resta sur la brèche.

Les parents craignant qu'une habile empoisonneuse n'en voulût à leur progéniture, défendirent à leurs enfants l'accès de ces terres dangereuses et l'endroit devint plus désert que jamais.

Plus d'un mois se passa; on était au début de septembre.

Un matin, le soleil à peine levé, Ardini et un collègue du nom de Bell, faisaient leur ronde plus tôt que de coutume.

Tout à coup ils virent l'énorme champignon dressé tout rouge dans l'aube claire. La marchande se tenait à ses côtés, tournant le dos aux jardiniers.

Bell se cacha dans un fourré et Ardini courut à toutes jambes chercher son fusil de chasse.

Quand il revint la femme n'avait pas bougé.

L'arme était chargée de menu plomb et à la distance où les hommes se trouvaient, ne pouvait faire grand dommage.

Ardini tira par deux fois.

La marchande poussa un cri horrible et se précipita tête baissée dans les buissons.

A leur tour les jardiniers s'élançèrent; il ne trouvèrent nulle part trace de la femme mystérieuse, mais ils tenaient le parapluie rouge, quant à l'échoppe, elle n'avait pas été installée.

Quelques jours plus tard, la provenance du parapluie fut découverte.

Il avait été volé trois mois auparavant chez un regrattier de Bermondsey. Celui-ci raconta une étrange histoire.

Un soir, une femme de grande taille était venue lui offrir cet objet en vente.

Il lui en avait offert deux shillings et elle avait accepté aussitôt; mais comme il rentra dans sa boutique pour prendre l'argent, il entendit un coup sourd.

Il remit le nez à la porte, vit le parapluie rouge couché sur le trottoir, et la femme fuir au loin à toutes jambes.

Pourtant la rue était vide et personne d'autre n'était en vue.

Le regrattier posa le parapluie dans un coin de son officine, d'où il disparut quelques jours plus tard, sans que l'on sût comment. Rien d'autre n'avait été dérobé dans la boutique.

On ne mesure pas les mystères à l'aune, pourtant on est tenté de n'appeler celui-ci qu'un petit mystère.

Il n'en est pas moins troublant.





**B. GOORDEN PRESENTE**

LE FANTASTIQUE DANS TOUT (1949)

# TOUT

LE GRAND HEBDOMADAIRE BELGE DU REPORTAGE

N° 9 / -- 11 MARS 1932

PARAIT LE VENDREDI

32 pages Fr. 1.50



LES INDIENS! La noble beauté de la race rouge, aujourd'hui à peu près disparue, est légendaire. Que deviennent les derniers Sioux au contact de la civilisation blanche? Lisez, en page 9, le reportage de Charles Pétrasch :

## CIRQUE !



-INTRODUCTION par B. GOORDEN	P. 3
-L'HOMME ET LE SERPENT (par Ambrose BIERCE) (N° 1 du 9/4/1949)	p. 4-5
-RHOTOMAGO par Michel de GHELDERODE (N° 3 du 7/5/1949)	p. 6-7
-DUPONT S'EST RETOURNE par Thomas BURKE (N° 4 du 21/5/1949)	p. 8-9
-J'AI TUE ALFRED HEAVENROCK par Jean RAY (N° 5 du 28/5/1949)	p.10-11 + 31
-L'HOMUNCULE par Robert BLOCH (N° 6 du 5/6/1949)	p.12-13 + 31
-LE TABLEAU DE LUCIO DE FERRI par Johan DAISNE (N° 3 du 7/5/1949)	p.14
-LA SECONDE MORT DE THAIS par Henri HORNE (N° 7 du 12/6/1949)	p.15
-L'AMATEUR DE RELIQUES par Michel de GHELDERODE (N° 7 du 12/6/1949)	p.16-17
-LE DIABLE A LONDRES par Michel de GHELDERODE (N° 8 du 19/6/1949)	p.18-19
-L'AUBERGE par Guy de MAUPASSANT (N° 8 du 19/6/1949)	p.20-21
-LE TRESOR FANTOME par Jean RAY (N° 8 du 19/6/1949)	p.22
-LA HANTISE DES CARREFOURS par Jean RAY (N° 9 du 26/6/1949)	p.23
-VOILA POURQUOI MONSIEUR BELZET N'EXISTE PAS par J. COLLIER (N° 9 du 26/6/1949)	p.24
-MONSIEUR SARRIGUE ET LE DIABLE par Jean RAY (N° 10 du 3/7/1949)	p.25 + 31
-LE PUIT ET LE PENDULE par Edgar Allan POE (N° 12 du 17/7/1949)	p.26-27 + 31
-L'OMBRE CASQUEE par Jean RAY (N° 11 du 10/7/1949)	p.28
-LA FEMME AU PARAPLUIE ROUGE par Jean RAY (N° 12 du 17/7/1949)	p.29
-LES "SOMBRES SIX-SEMAINES" par Jean RAY (N° 14 du 31/7/1949)	p.30

# LE FANTASTIQUE DANS "TOUT"

La revue TOUT, qui nous intéresse, éditée par Patria (30 rue du Marais à Bruxelles), connu 25 numéros entre le 9 avril et le 16 octobre 1949.

C'est un article de Claude DEMEOCQ, paru dans Le Petit détective (Bois-Colombes) N°2 (1985) et réalisé grâce à la collaboration de notre collègue et ami, Robert van Bel, qui a attiré notre attention sur cette revue.

Claude DEMEOCQ y échafaude d'audacieuses hypothèses en ce qui concerne les apports de Jean RAY.

Si nous nous référons à l'illustration de couverture de la présente anthologie, par exemple, il signale: "Il est certain que Jean Ray n'a pas collaboré à la première formule de TOUT -ayant été publiée du 15 janvier 1932 au 9 décembre 1934 (49 numéros) par les Eds Patria à Anvers-, mais alors que faisait-il déguisé en chef indien sur une des couvertures?" (p. 49). Si le Sioux présente effectivement quelque ressemblance avec Jean Ray, C.DEMEOCQ omettait purement et simplement la légende figurant en-dessous de la photographie... A sa décharge, nous citerons Roland STRAGLIATI qui, dans l'introduction à "La main de Goetz von Berlichingen" (publié dans Mystère-magazine N°41 de juin 1951), prétendait que "(...) son grand-père paternel (...) épousa une Indienne au cours de ses voyages" (p. 77). Même si Jean Ray se plaisait à imaginer cette grand-mère paternelle sioux ou dakota, Marie-Thérèse Colen est bel et bien née le 22 août 1818 à Mol, dans la province d'Anvers (cf. BARONIAN/LEVIE, L'Archange fantastique, 1981, p. 44)!

Le sensationnalisme étant à la mode, nous excusons ce premier manque de rigueur scientifique mais pas le suivant. Claude DEMEOCQ manque totalement d'objectivité en affirmant: "TOUT bénéficiera des signatures les plus prestigieuses de la Belgique: Jean Ray (...) y signait une longue nouvelle fantastique (non rééditée à ce jour): L'homme et le serpent." (p. 44). En fait, le texte n'est pas signé. Ensuite, quand on effectue quelques recherches, on constate qu'il s'agit d'un texte d'Ambrose BIERCE, réédité notamment, sous le même titre, dans La Rivière du hibou et autres contes (Les Humanoïdes associés, 1977)...

Cela dit, l'article de Claude DEMEOCQ a des qualités et il semble qu'il ait raison en disant que la nouvelle fantastique de Jean Ray "Monsieur Sarrigue et la diable" n'a jamais été rééditée. Il s'agirait d'un inédit alors que les autres textes ont pour la plupart été repris dans L'HERNE N°38 consacré à Jean RAY par Jacques VAN HERP en 1980.

Si nous passons rapidement en revue les contributions des autres écrivains à TOUT, nous avons affaire à des "classiques": les textes des Belges Johan DAISNE et Michel de GHELDERODE -provenant tous trois de l'édition définitive de Sortilèges (1947)- sont archiconnus des spécialistes alors que "L'Auberge" du Français Guy de MAUPASSANT -parue dans Les Arts et les Lettres, le 1er septembre 1886- figure dans son recueil Le Horla (1887) et que celle de l'Américain Edgar Allan POE, "Le puits et le pendule", sera reprise dans ses Nouvelles histoires extraordinaires.

Après un survol bibliographique rapide, nous n'avons pas retrouvé trace des autres textes mais il est possible que l'un ou l'autre (BLOCH ?) ait bénéficié d'une autre traduction française. Quoi qu'il en soit, bonne lecture.